

HISTOIRE D'UNE DÉCISION

En janvier 1888, je portais mes dix-neuf ans avec des airs joyeux, sans plus me soucier de l'avenir. Pourquoi, d'ailleurs, tant de préoccupations inutiles ? A l'automne seulement, je devais suivre un cours, quel qu'il fût. Mon père le voulait ainsi et, en bon fils, je pris le parti d'attendre gaiement ma vingtième année pour fixer un choix mûri par l'expérience. Tout ce temps, je m'amusa dans notre cercle d'intimes. Un ancien colonel, affable conteur, que l'infortune avait amené de France parmi nous ; un conseiller, ses trois fils, Jeanne leur sœur ; les deux nièces du protonotaire et l'oncle ; madame K... et sa cousine, une aimable jeunesse en cheveux blancs, le bon docteur de la famille et son fils André, l'heureux frère d'Alma, une brunette préférée de tous, puis la grand-mère ; voilà les plus marquants des habitués que nos salons revoyaient chaque soir à tour de rôle. L'après-midi, on se rencontrait encore ici ou là, pour se distraire, chacun à sa guise, soit aux cartes ou à d'autres jeux non moins innocents, quelquefois même à de simples causeries, pendant lesquelles les jeunes filles travaillaient... de la langue et des doigts.

Depuis quelques semaines, Alma ne venait plus à nos réunions de deux heures, et chaque jour nous la voyions passer pour une promenade d'où elle ne revenait que très tard. A la veillée, où nous faisions assaut à la discrétion, notre amie subissait en souriant nos malices sans jamais nous dire le but de ses longues courses, d'un côté où personne ne lui connaissait de relations.

Moi, le plus malheureux et le plus intrigué de tous, un beau jour je me rendis chez elle, décidé à connaître le mot de l'énigme. Mademoiselle était à se gâter.

— Bonjour, Alma, je te croyais malade... Et tu sors ? ajoutai-je sur un ton de regret et de surprise, fort bien joué.

— Mais pourquoi ne m'annonçais-tu pas ta visite hier ? Il m'eût été facile de changer mon programme, de sortir plus tôt... et ce trajet qu'il m'est impossible de remettre !!! Tiens ! je te fais un reproche tandis que je suis si heureuse de te voir.

— Mon jeu est d'un diplomate jaloux, pour ne pas dire plus. Tu t'obstines à nous cacher où tu vas...

— Chez des amis !

— Justement ce que nous appréhendions. Des amis ! je veux les connaître, ces rivaux de notre société. Voulez-vous me permettre d'accompagner votre mystérieuse, demandai-je en me retournant vers le docteur, qui riait de cette petite scène.

— Si ma fille y consent, Charles, je n'objecte rien...

— Oh ! papa, vous savez ma réponse ! mais vous, monsieur l'importun, soyez-nous discret !... En avant, marche !

Une, deux, trois, et nous voilà en route, causeurs comme deux pinsons un jour de mai. Où l'on me conduisait ? le savais-je ?...

Nous allions toujours, suivant un quartier sombre, bordé de pauvres masures ; bientôt, au tournant d'une rue, nous nous trouvâmes en un champ tout couvert d'une neige molle que la tempête dernière y avait amoncelée et au bout duquel émergeait une maisonnette toute blanche sous le givre.

— Nous retournerons, Alma, impossible de tenter l'aventure, le chemin est impraticable ! Charge-moi de la commission et tu ne m'attendras point plus de dix minutes.

Un rire moqueur accueillit tout d'abord ma prévenance.

— Impossible, disait ma compagne, il faut m'y rendre moi-même... Mais j'avise mieux pour franchir ce rubicon d'un nouveau genre...

Elle de monter alors sur la clôture de bouleau et moi de lui offrir la main en marchant auprès. Nous riions si bien qu'il nous fallut dix minutes pour nous rendre, dix minutes qui me semblèrent longues à n'en plus finir, moi qui brûlais de savoir où nous allions par ce chemin du diable. Enfin ! on arrive, et je me trouve dans une pièce carrée,

servant à la fois, de cuisine et de chambre, dont une chaise boiteuse, une table, tant bien que mal sur ses quatre pieds, et une couchette de bois brut formaient tout l'ameublement. Un crucifix de plâtre, surmonté d'une rampeau bénit, aux bras duquel un long chapellet se trouvait suspendu par un cordon noir, jetait des regards sympathiques et douloureux vers le malade languissant sur l'unique grabat. C'était un homme d'une quarantaine d'années, victime d'un accident qui, hélas ! avait nécessité l'amputation du bras droit. Depuis ce terrible malheur, la misère s'était faite l'hôte de la maison. La femme malade, dès longtemps, de la poitrine, s'exténua à soigner son mari et son fils, un petit garçon souffrant d'une maladie nerveuse incurable.

Alma m'eut bientôt présenté comme un guide à toute cette famille dont je la saisis le bon ange. Et alors elle mit l'enfant sur mes genoux, en disant de sa voix douce, de ne rien craindre, que j'étais bon comme le grand cousin, puis, sans s'occuper davantage de nous deux, elle alla à ses fonctions bienfaisantes. Pour moi, j'agissais d'amuser P'tit Jean, à qui, dans cette intention, je prêtai ma pipe et tout ce que j'avais de propre à plaisir. Le tic-tac de ma montre excita la curiosité du bambin... La bibite j'avait bien fort, à en faire battre un cœur d'enfant. La mère, heureuse des caresses prodiguées, engagea une conversation toute à la louange de l'amie que je suivais d'un œil attentif. Alma, après avoir injecté de l'acide carbonique dans le bras invalide posait d'une main légère le dernier bandage, en murmurant à l'oreille du malheureux maintes paroles de résignation. Pendant une heure et demie nous restâmes là elle à travailler, moi à m'édifier. Puis nous partîmes, encore plus heureux qu'avant, emportant les bénédictions de ces braves gens. Le champ gardait les mêmes difficultés au retour et c'est avec une joie particulière que nous les franchissions ; notre gaieté tombait sans écho sur la neige diamantée par un ciel bleu... Et soudain, nous fûmes pris de gravité...

— De qui veux-tu faire le désespoir, Alma, en te cloîtrant ?

— Mais jamais encore je n'ai rêvé de voile, et de discipline... jamais !

— Une telle conduite me le ferait pourtant croire.

— Ma vocation n'est pas celle d'une religieuse, mais elle doit être utile au prochain. Or la charité est le plus beau moyen à prendre, facile à qui veut s'en servir. Que le médecin a donc de belles occasions de sauver les âmes et la sienne par cette charité secourable à tous, à toute heure. Il peut préparer son patient à vivre ou à mourir selon Dieu : à vivre en comptant sur la Providence pour calmer sa douleur, à mourir, en contemplant des sommets du Thabor, le ciel qu'on voit à l'horizon, le lendemain de la vie. Il peut du signe de la croix, tracer doucement le chemin du bonheur au delà de la tombe. Il est écrit, avec raison, qu'après le prêtre, le médecin a le plus auguste ministère, que chacun partage, s'il le veut bien, dans ce sens : qu'il est possible à tous d'assister les malades en les entretenant de Dieu. C'est ce à quoi je m'essaie, cet hiver. Ne ris pas de mes goûts... mais ris plutôt... comme tu sembles grave !...

Passant ainsi à un sujet moins sérieux, Alma rentra chez elle où je trouvai son père en compagnie du mien. Alors, devant ces messieurs, à la grande joie de tous, j'annonçai ma décision d'être médecin, un jour. Voilà pourquoi j'ai tenu ma promesse, et j'en suis à attendre mon diplôme pour bientôt.

CHARLES DU NORD

NE PRETEZ JAMAIS VOS CLEFS

(CONSEIL D'UN SAGE)

Mon voisin a pris sa valise sur ses genoux ; il me paraît anxieux ; il cherche dans toutes ses poches ; il fouille dans son porte-monnaie ; il regarde sur la banquette, dessous ; il écarte même mes jambes pour explorer mon siège. Enfin, il me dit :

— Vous n'auriez pas une clef de valise à me prêter ?

Je tirai de ma sacoche un trousseau de clefs et, le lui présentant, je dis :

— Voyez si vous trouverez votre affaire là-dedans.

Il essaya plusieurs clefs et finit par en trouver une qui ouvrit sa valise sans difficulté. Avec un soupir de satisfaction, il me rendit le trousseau en disant :

— Merci, monsieur, vous m'avez grandement obligé.

— Tout à votre disposition, fis-je poliment à mon tour.

Mon compagnon visita son sac avec une attention singulière, tout en me jetant à la dérobée d'assez étranges regards.

Tout à coup je le vis pâlir affreusement ; la bouche béante, il fixa sur moi des yeux si effarés et si ahuris que j'eus toutes les peines du monde à réprimer une violente envie de rire.

J'avais tort d'envisager la chose aussi plaisamment, car l'homme me dit avec brutalité :

— Monsieur, j'ai mis deux mille francs dans cette valise.

— Je ne le conteste pas, monsieur. Je pense même qu'elle pourrait contenir beaucoup plus.

— Et vous regrettez probablement qu'il n'en ait pas été ainsi.

— Mais qu'est-ce que cela aurait pu me faire ?

— Dame ! il eût été plus agréable de voler vingt mille francs que d'en voler deux mille.

— Que deux ? Je ne vous comprends pas.

— C'est vous qui m'avez volé !

— Ah ça, êtes-vous fou ?

— Non, non, je ne suis pas fou : mais vous, vous êtes un coquin ; vous voyez bien que vos clefs ouvrent ma valise, rendez-moi mon argent !

Je me levai furieux...

— Oh ! vous ne vous sauvez pas, hurla cet imbécile. Et il se cramponna à moi ; mon veston craqua. Pour dire le vrai, la colère me fit perdre toute mesure, et j'assénai à mon adversaire un terrible coup de poing en pleine figure. Il tomba sur la banquette en criant épouvantablement : Au voleur ! à l'assassin ! au secours ! et il se jeta de nouveau sur moi, la figure tout en sang.

Nous arrivions à une haie ; le chef de train, attiré par cet affreux vacarme, ouvrit notre compartiment ; on nous fit descendre ; il fallut s'expliquer. On me fouilla ; le sang qui couvrait mon agresseur plaïdait pour lui !

Eh bien ? cette sotte affaire me fit perdre deux jours et dépenser une centaine de francs. Mais du diable qui aurait pu prévoir ou seulement penser à une pareille aventure ?

Le plus bête de la chose, c'est que le volé se rappela qu'il avait oublié de prendre ses fonds ; un télégramme le lui confirma.

Ah ! par exemple, si je prête encore mes clefs à un inconnu, et même à un connu !

Et je vous engage fort à faire comme moi.

CHARLES LEXPERT.

RECETTES D'ECONOMIE DOMESTIQUE

Nettoyage des armes de chasse. — Frottez le métal avec un chiffon imbibé d'huile de tartre. Si la rouille a attaqué l'arme, imprégnez avec de l'huile pendant quelques jours. Frottez ensuite avec un chiffon et de l'émeri très fin.

Recettes pour nettoyer les lainages. — Pour le lavage des tricotés de soie ou de laine, il faut procéder de la même manière que pour les lainages en général et les bas de soie en particulier. Essayez vos lainages dans de l'eau de savon tiède pendant une demi-heure, pour que toute matière grasse en soit extraite. Un peu d'ammoniaque si l'objet est un peu trop sali. Lavez ensuite en servant l'objet sans le frotter ; quand il sera propre, rincez-le dans de l'eau pure tiède et éprenez l'eau sans torsion. Pour sécher, on doit suspendre dans toute sa longueur le tricot ou les bas, ou le jupon, et repasser avant que l'objet ne soit complètement sec, afin de conserver sa couleur primitive.